

Introduction

Notre héritage n'est précédé d'aucun testament.

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 1946

Vivre avec les morts. Pour beaucoup, l'intérêt pour l'histoire se résume à cet aphorisme, lugubre et résigné. Remuer le passé n'aurait alors que peu d'intérêt si ce n'est la curiosité de temps immémoriaux dans lesquels l'Homme ne s'inscrit plus. « Ce qui est passé est mort », ont coutume de dire les Égyptiens. Tout aussi fataliste, le yogi indien Swami Chidananda rappelle que « la vie véritable est faite de maintenant. Elle n'est pas faite d'hier disparus et de lendemains incertains ». L'histoire souffre de ce déficit de crédibilité dans l'explication du monde présent comme à venir. Loin d'être une simple parabole faisant office d'oracle, elle est pourtant une grille de lecture du monde essentielle à la formation citoyenne comme à la construction du savoir. Le discrédit tient, en partie, aux idées reçues, poncifs et clichés qui se sont agrégés au fil du temps autour de la science, puis de la discipline.

Source de fantasmes, comme autant de totems révéulsifs derrière lesquels se cacher pour maintenir une opinion mise à mal à l'épreuve des faits, l'histoire répond d'une mécanique rigoureuse aux nobles visées : comprendre et transmettre. Cicéron, dans son traité *De l'orateur* (46 av. J.-C.), définit l'histoire ainsi : « Qui ignore que la première loi de l'histoire est de ne rien oser dire de faux, la seconde d'oser dire ce qui est vrai ? » L'histoire se drape de vérité(s) et cette transparence objective de la connaissance suscite l'intérêt.

Mais qu'est-il noble d'intérêt ? Tout est-il historique ? Qu'est-ce qui distingue le savoir utile de l'inutile ? En 1997, dans le film *On connaît la chanson* d'Alain Resnais, les moqueries autour du caractère sibyllin de la thèse en histoire menée par Agnès Jaoui sur des « chevaliers de l'An Mil au lac de Paladru » pointent le décalage entre la science historique et le besoin d'histoire nourrissant le grand public. Or, sans ces sujets minutieux, il n'y a point de compréhension de systèmes, de processus historiques et, donc, de vulgarisation.

Désormais, l'histoire pouvant être jusque-là confidentielle et réservée à l'érudit, est partout, tout le temps, au point d'en faire une hypostase de notre époque. Pourtant, cette omniprésence de l'histoire dans nos vies (documentaires télévisés, revues de vulgarisation, commémorations, enseignement scolaire) pose la question première du déficit de compréhension. Cohabiter avec l'histoire participe-t-il pour autant de sa bonne lecture et analyse ? L'histoire n'est pas un impensé, une science du passé transmise naturellement par le renouvellement des générations et par la permanence d'un lien familial, communautaire ou national. Cerner l'histoire, c'est envisager qu'elle réponde d'une mécanique, dont les codes et les outils ne sont pas accessibles à tout un chacun sans une formation spécifique.

S'interroger sur l'histoire amène inéluctablement à questionner ses formes de conception et d'écriture et à sonder son artisan, l'historien. Penser que l'histoire est advenue, qu'elle est monochrome et univoque, relève de la paresse intellectuelle. L'historien s'est interrogé sur sa science et sur les impératifs catégoriques de l'écriture du temps, donnant naissance à l'épistémologie, particulièrement dynamique depuis les réflexions de Fernand Braudel au tournant des

années 1950. Une réflexion à propos des idées reçues sur l'histoire invite inévitablement à s'interroger sur l'évolution de la science elle-même. Canoniquement découpée elle aussi en tranches en fonction d'écoles historiques, l'historiographie* s'est trop souvent envisagée comme malléable à l'enchaînement des courants (école méthodique* du XIX^e siècle, école des Annales* du XX^e siècle), alors que le tuilage et la confrontation des mouvements de pensées perdurent.

L'historien ne converse pas seulement avec les morts. Il est une adresse aux vivants, leur insufflant ce supplément d'âme du passé pour leur faire comprendre où ils vont. Le temps de l'*homo historicus* est venu, celui d'un homme pleinement conscient de sa trajectoire dans l'histoire du monde et faisant de la recherche de la vérité le préalable à toute conception. Depuis ses archives, comme autant de miscellanées éparses, l'historien guide les consciences par sa mécanique huilée, dans laquelle l'idée reçue vient brider la pleine course.